

Nous les avons vus...

Autor(en): **Bonifas, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **58 (1949)**

Heft 11-12

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549481>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

intéresser de cette question, même si les secours qui doivent être apportés dépassent largement ses possibilités. Certaines mesures préconisées par les autorités allemandes, en effet, sortent nettement du domaine de la Croix-Rouge: extension des facilités d'immigration dans certains pays, octroi de crédits en argent et en nature. Mais l'aide de la Croix-Rouge garde cependant toute sa signification, et toute forme d'aide, quelle qu'elle soit, est urgente et nécessaire.

Et la Suisse ne peut se dérober à cette tâche d'entraide et de solidarité; elle doit venir en aide aux réfugiés, non seulement parce que ces douze millions de déracinés représentent un danger réel pour l'Europe tout entière, mais aussi, et surtout, parce que la misère humaine ne connaît

ni frontières ni nationalités. Elle le doit d'autant plus que sa position, au sein des nations de l'Europe, lui permet d'agir en toute impartialité. Ce privilège lui facilite l'accomplissement de ses tâches de secours et donne tout son sens et toute sa signification à sa neutralité.

En orientant le peuple suisse sur la misère des réfugiés en Allemagne, et en organisant une collecte en leur faveur, notre Croix-Rouge nationale reste fidèle à l'idéal Croix-Rouge, qui lui commande de secourir indistinctement tous ceux qui souffrent et d'apporter son aide là où elle est la plus urgente. Et elle espère que notre population lui accordera, comme par le passé, sa compréhension et son appui.

D^r Hans Haug.

Nous les avons vus...



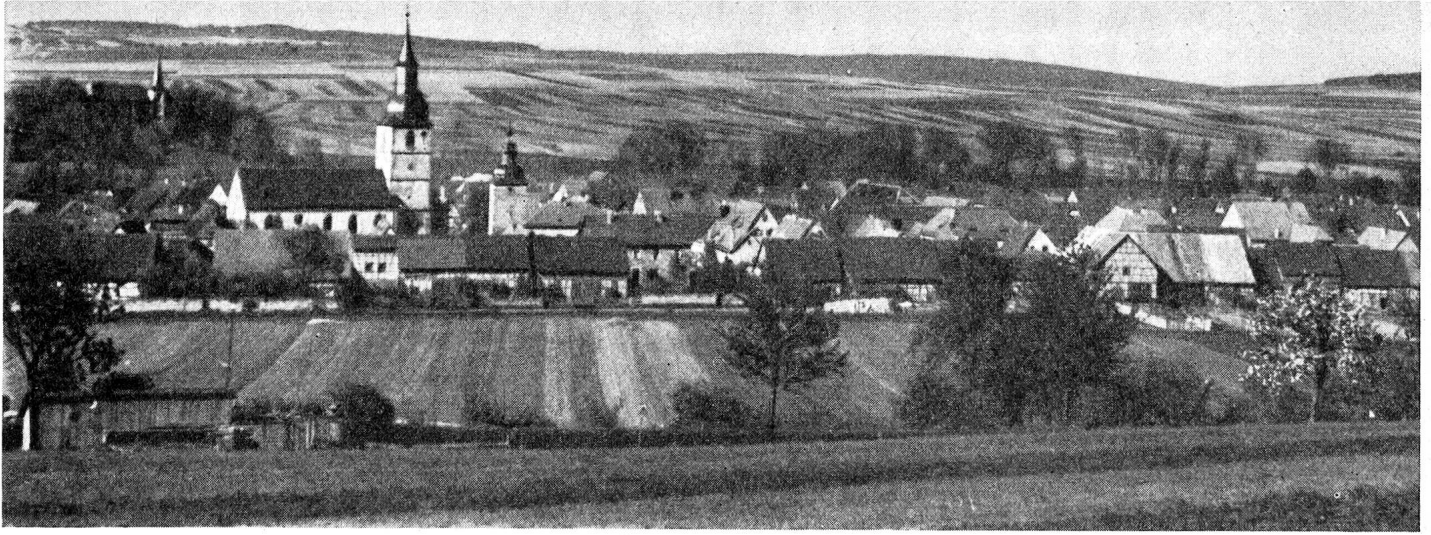
L'autostrade déroule son double ruban de béton à travers la campagne bavaroise; elle escalade les collines, plonge dans les ravins, coupe les forêts d'un large trait blanc et, pressée, laisse de côté villes et villages, comme avec mépris.

Notre voiture glisse sur cette chaussée de géants, le compteur de vitesse «collé» à 110 km à l'heure, comme un train express qui tient l'horaire. Derrière nous, Munich, et plus au sud, Salzbourg; devant nous, Bayreuth, puis Leipzig, Halle, et enfin Berlin, point de départ de cette gigantesque longitudinale qui traverse l'Allemagne du nord au sud.

Bercés par le régime régulier du moteur, nous songeons aux hommes d'autrefois, aux artistes épris de beauté et d'idéal,

qui construisirent patiemment ces cathédrales dont les flèches, aujourd'hui encore, s'élancent vers le ciel comme pour y chercher une réponse. Ces cathédrales, il fallut des années, des siècles souvent, pour les édifier, et à cause de cela elles ont défié les siècles. Les autoroutes de béton, conçues par les hommes de notre temps, sous le signe de la vitesse et pour la vitesse, et construites par des milliers de travailleurs anonymes et indifférents, combien de temps dureront-elles?

La campagne de Bavière se déroule devant nous, doucement vallonnée, verte, riante, paisible. De temps à autre, au loin, le clocher d'un village; partout, des moissons fraîchement coupées, des paysans au travail. Vision de calme et



Paysage de Bavière

d'abondance. Où sont les réfugiés? Où cachent-ils leur misère? Et peut-on vraiment parler de misère dans un pays si riche, où chaque parcelle de terrain est mise en valeur, où les gerbes aux lourds épis s'alignent à perte de vue dans les champs?

*

Hof, dernière ville de la zone américaine, à quelques kilomètres de la frontière tchèque. Nous laissons l'autostrade qui, un peu plus loin, pénètre en zone soviétique.

A la sortie de la ville, nous trouvons le camp de réfugiés de Moschendorf. Camp d'accueil et de triage, où chaque jour près d'une centaine de réfugiés arrivent de Tchécoslovaquie ou de la zone soviétique, après avoir franchi illégalement la frontière.

Dans la baraque des nouveaux arrivés, 150 à 200 personnes attendent que leur cas soit examiné. La plupart sont là depuis la veille seulement, depuis deux jours au maximum. Beau-

coup de jeunes gens et de jeunes filles de la zone soviétique, qui ont fui le travail dans les mines; beaucoup de fugitifs, aussi, poursuivis pour raisons politiques.

On nous entoure, et chacun tient à nous expliquer son cas, à nous prier d'intervenir pour lui, à nous demander de lui trouver un emploi en Suisse, en Amérique, n'importe où ailleurs! Nous entendons bien des histoires lamentables, des récits dramatiques et douloureux.

Moschendorf, comme tous les camps frontières, est une étape marquante de l'aventure du réfugié; celui-ci, en arrivant, a bien souvent derrière lui la phase la plus tragique de son odyssée: la fuite, l'expulsion, l'abandon instantané de la maison familiale, le passage clandestin de la frontière. Ici commence la seconde partie de l'aventure, qui le conduira de camp en camp, de taudis en taudis, de désespoir en désespoir.

A Moschendorf, camp d'accueil, nous voyons un des aspects particulièrement angoissants de la question des réfugiés: loin de s'arrêter, le flot des fugitifs continue de déferler par-dessus les frontières, augmentant sans cesse le surpeuplement du pays et posant chaque jour de nouveaux problèmes.

*

Le camp de Mappach, perdu au milieu d'une épaisse forêt de pins, fait plutôt bonne impression, au premier abord. Serait-ce, peut-être, que le soleil d'août donne à toutes choses un aspect riant, agréable? Aspect qui serait tout autre, nous n'en doutons point, par une journée d'automne, pluvieuse et maussade.

Pourtant, les baraques sont propres et bien entretenues, et chaque famille y dispose d'une chambre qu'elle a aménagée avec goût. Le jardin potager fait pousser toutes les



Le camp de Mappach. Photo Gotthard Schub.

graines qu'on veut bien lui confier, et l'eau ne manque pas. Les enfants, bronzés, ont toute la forêt pour jouer.

Nous verrons par la suite d'autres camps, auprès desquels celui-ci apparaîtra comme une sorte de colonie de vacances. Nous penserons alors que les réfugiés qui vivent à Mappach, malgré tout ce que leur destinée peut avoir de tragique, ne sont pas encore les plus mal lotis...!

*

Nuremberg étale ses ruines sous nos pieds. De la terrasse du vieux fort, nous contemplons ce qui reste de la cité aux belles églises, aux petites ruelles bordées de maisons richement décorées. Le centre de la ville n'est plus qu'un amas de décombres où pousse une herbe grossière, et d'où émergent, çà et là, quelques pans de murs déchiquetés.

Plus loin, à côté d'un espace déjà déblayé, un immense tas de terre et de pierres pulvérisées s'élève jusqu'à plus de dix mètres de hauteur. Des rails de chemin de fer ont été amenés jusque-là, et des wagons emportent chaque jour un peu de cette poussière de maisons. Nous apprendrons plus tard que 15 tas semblables ont déjà été sortis de la ville.

Nuremberg se reconstruira, mais on ne verra plus jamais les maisons aux délicates couleurs, l'Hôtel de Ville, les riches églises...

*

Cube de béton laid et hostile, le «bunker» se dresse devant nous. Quatre faces grises, toutes pareilles, sans aucune ouverture. Forteresse moderne, il rappelle sur un point les

châteaux forts du moyen âge: des murs de deux mètres d'épaisseur. Aujourd'hui, le béton a remplacé la pierre, et les boulets de fer ont fait place aux bombes délicates et perfectionnées.

Destiné à abriter la population pendant les bombardements, le «bunker» sert maintenant de logement permanent à un certain nombre de réfugiés. Ceux-ci occupent de petites cellules de deux mètres cinquante sur trois, munies de deux couchettes superposées. Une cabine de troisième classe sur un paquebot moyen. Et sans fenêtres, bien entendu, sans autre éclairage, non plus, que la lumière électrique. Un air pauvre, raréfié, qui nous oppresse et nous donne la sensation d'être à des centaines de mètres sous terre.

Des gens vivent là depuis des années; des familles n'ont, pour tout foyer, qu'une cellule où le soleil ne pénètre jamais, et où deux personnes ne peuvent se tenir ensemble, debout, sans se gêner mutuellement. Une femme, jeune encore, nous raconte que son mari, habitué aux grands espaces (il était autrefois inspecteur forestier), est devenu insupportable, méchant même, depuis qu'il est obligé de vivre ici. «J'ai l'impression qu'il commence à me haïr, simplement parce qu'il doit partager avec moi ces quelques mètres carrés, où l'un de nous deux est toujours sur le chemin de l'autre.»

*

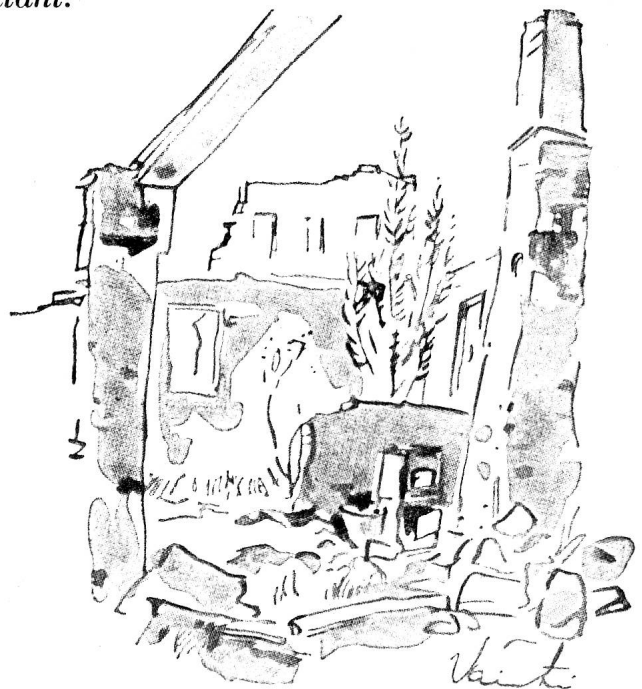
On s'efforce, toutefois, de vider les «bunkers» de leurs habitants. Dès qu'un réfugié a trouvé un emploi en dehors de ville, ou qu'il a pu simplement être logé ailleurs, il quitte sa cellule, où il n'est pas remplacé. Mais alors, que de jalousie,

En mai 1939, la Bavière comptait 7 millions d'habitants, qui disposaient, pour se loger, de 7 millions de chambres, soit une par habitant.

Durant la guerre, 954 000 chambres furent détruites.

En mai 1949, le chiffre de la population avait passé à 9,4 millions — habitants et réfugiés — qui ne disposaient plus que de 6,2 millions de chambres, soit une pour une personne et demie.

Pour retrouver la proportion normale de 1939, 3,2 millions de chambres seraient encore nécessaires. On espère en construire 100 000 par année, ce qui signifie qu'il faudrait encore 32 ans pour revenir aux conditions de logement d'avant-guerre.





UN CAS PARMIS TANT D'AUTRES

La famille H... a été expulsée de Tchécoslovaquie à la fin de l'année 1945. Le père de famille était alors prisonnier de guerre en Russie, et la mère et ses trois fils ont dû quitter leur logement dans un délai de quelques heures. De plus, les affaires les plus précieuses qu'ils avaient pu emporter leur ont été retirées par les Tchèques au camp de transit de Zwittau.

Le père de famille est rentré de captivité en 1948, invalide, et n'a pu de ce fait reprendre son ancien métier de cheminot. Ainsi que sa femme, il travaille occasionnellement dans l'agriculture, et la famille de cinq personnes vit misérablement dans une pièce de trois mètres sur cinq.

d'amertume, ne laisse-t-il pas, souvent, derrière lui! «Pourquoi est-ce lui qui est parti? Pourquoi pas moi? Je suis ici depuis plus longtemps que lui, c'était mon tour. Ce n'est qu'un resquilleur, un s...»

L'homme qui nous parle et nous prend à témoin de l'injustice dont il se dit la victime, les cheveux en bataille, torse nu, est visiblement à bout de nerfs. Il crie, gesticule, brandit le poing: «Je veux sortir d'ici, vous entendez, sortir! Les autres s'en vont, et moi, je reste! Est-ce que je suis plus mauvais que les autres, est-ce que je ne vaud pas autant qu'eux?» Brusquement, il fait demi-tour, et la porte d'une cellule claque bruyamment derrière lui. Mais deux minutes ne se sont pas écoulées qu'il est à nouveau devant nous, un peu calmé: «Ce n'est pas une vie pour nous, ici. Jamais de soleil, un air qui nous oppresse, vous voyez bien que cette existence nous va sur les nerfs, qu'elle nous rend fous!» Et son amertume, sa colère, se donnent à nouveau libre cours: «Nous en avons assez, vous entendez, assez. Vous ne comprenez pas que nous étouffons, dans ces murs de béton, que nous y «crevons» à petit feu...!»

Nous ignorons quelles seraient nos réactions si nous devions vivre dans un pareil lieu pendant des mois ou des

années. En tout cas, lorsque nous sortons enfin du «bunker», il nous semble que jamais le soleil n'a été si beau, ni l'air si délicieux...

*

Le camp d'Augsbourg se présente à nous sous la forme d'une ancienne fabrique, triste et délabrée. Plus de mille réfugiés y sont logés, nous dit-on.

A l'intérieur, de larges corridors, sales, mal éclairés. Sur ces corridors, à intervalles réguliers, des portes. Et derrière ces portes, les chambres où «habitent» les réfugiés.

Ces chambres, — d'anciens ateliers — ne mesurent guère plus de dix mètres sur quinze; elles sont presque entièrement occupées par des couchettes superposées sur deux, voire trois étages. Deux ou trois tables, quelques chaises, des bancs se partagent le reste de la place disponible, et tout ce qui n'a pu être casé sur le plancher: valises, malles, bidons, seilles, etc., s'entasse pêle-mêle sur les couchettes. Des planchettes fixées contre les murs et couvertes d'objets les plus variés, des pantalons, des robes, des couvertures, des casseroles, pendus tout autour de la salle, complètent le tableau d'ensemble.

Chacune de ces chambres présente, à peu de chose près, le même aspect, et dans chacune d'entre elles vivent de 60 à 70 réfugiés. Ils nous regardent entrer, indifférents (ils en ont tant vu, de ces commissions d'enquête, qui sont venues et reparties, sans que leur passage ait été marqué par une amélioration quelconque de leur situation!). Il y a là des hommes, des femmes, des vieillards, des adolescents, des enfants, des nouveau-nés, et tout cela grouille dans un air empuanti, dans une odeur qui nous prend à la gorge.

Nous circulons entre les couchettes, trébuchons sur des enfants qui jouent par terre, et parlons à quelques-uns de ces réfugiés. Mais nous n'avons pas besoin d'en entendre beaucoup pour deviner, avec

A fin juillet 1949, la Bavière comptait 353 195 chômeurs, dont 146 230 réfugiés.

Chaque mois, l'Etat dépense en moyenne 19 millions de marks pour des allocations et secours divers, dont près de 12 millions pour les réfugiés.

Et 10 % des dépenses totales de l'Etat bavarois, soit 260 millions de marks, sont consacrés à l'aide aux réfugiés.

un tout petit effort d'imagination, ce que doit être l'existence quotidienne dans cet enfer!

Car c'est bien un enfer, un cauchemar de chaque heure du jour et de la nuit. Se représente-t-on ce que cela signifie, 70 êtres humains des deux sexes et de tous les âges, qui dorment, mangent, vivent ensemble, depuis deux, trois, ou même quatre ans, dans un espace de quelque 150 m²?

Essayons de vivre par la pensée, simplement, une heure de cette existence: là, au milieu de la salle, une vieille femme repasse une paire de pantalons sur une table, au bout de laquelle trois jeunes garçons jouent aux cartes; des hommes, torse nu, sont étendus sur leurs couchettes; plus loin, une femme lave de la vaisselle et une autre tente en vain de faire taire un bébé qui hurle dans ses bras; un jeune homme écrit sur une table, et des enfants se poursuivent à travers toute la salle dans les jambes des adultes qui jurent et vocifèrent. Un homme, brusquement, se lève et ouvre une des fenêtres. Cris, protestations, toute la chambrée est instantanément divisée en deux camps: les partisans de la fenêtre ouverte, et ceux qui veulent la garder fermée!

Et la vie continue ainsi, heure après heure, au milieu du bruit, de la poussière, de l'atmosphère viciée, jusqu'au soir, jusqu'à la nuit. La nuit...! Mieux vaut, peut-être, ne pas essayer d'y penser! Et le lendemain, la même existence re-

commencera, jusqu'au surlendemain, jusqu'au mois suivant... et cela depuis des semaines, des mois, des années...

Longtemps après avoir quitté Augsbourg, nous sommes encore silencieux dans la voiture, perdus dans nos pensées.

*

Munich, dernier jour de notre voyage. Sur la place, devant le théâtre en ruines, un orateur politique harangue la foule, et nous emportons cette ultime vision de l'Allemagne qui cherche sa voie.

*

Nous roulons vers la Suisse. Nous avons vu les réfugiés, nous avons entendu leurs lamentables histoires, toujours les mêmes, et leurs questions auxquelles personne ne peut répondre. Et nous savons maintenant que leur misère n'est pas un mythe, mais au contraire une réalité terrible et quotidienne.

Misère morale autant que physique. Pourrions-nous nous-mêmes, sans devenir fous, vivre pendant des années, avec 60 personnes, dans une salle de 150 m², où aucun mouvement n'est ignoré des voisins, où tout est public, visible, où les femmes, depuis des années, ne se déshabillent plus le soir, et où personne, à aucune heure du jour et de la nuit, ne peut être seul ne serait-ce que pendant une seconde? Où est la vie de famille, l'intimité entre époux, et que devient l'éducation

Dans le camp d'Augsbourg.

Photo Gottbard Schuh.



des enfants, qui voient et entendent tout ce qu'ils ne devraient ni voir ni entendre?

Que peut-on faire pour ces malheureux? Car, n'est-il pas vrai, la question ne se pose pas de savoir si on doit ou ne doit pas faire quelque chose pour eux! Mais leur nombre est si grand, et leur misère si immense, que toute aide apparaît, à première vue, comme une goutte d'eau dans la mer. Toutefois, avant d'envisager une solution à ce problème, solution qui semble pour l'instant impossible, car elle dépend de trop de facteurs qui nous échappent, ne pourrait-on étudier les moyens d'organiser une aide qui procéderait, en quelque sorte, par étapes?

La première et la plus urgente de ces étapes nous paraît être la suppression des logements communs. La livraison de baraques et de maisons préfabriquées serait, à notre avis, l'action de secours la plus efficace que pourraient entre-

prendre les pays qui ont pris conscience de l'importance, pour l'Europe, du problème des réfugiés.

Sortir ces hommes, ces femmes, ces enfants de l'enfer des salles communes, donner à chaque famille une chambre dans une baraque, si petite soit-elle, mais où la vie personnelle de chacun pourrait être préservée dans une certaine mesure, ce serait faire déjà un grand pas en avant vers la solution du problème. Car, nous qui avons vu les salles de la fabrique d'Augsbourg, et qui avons écouté les réfugiés, nous avons compris le danger que représentent ces lieux de misère, où se développent l'amertume, la révolte et la haine, germes de tous les mouvements nationalistes irrités et destructeurs.

C'est pourquoi, nous autres Européens, nous ne pouvons fermer les yeux, délibérément, sur le problème des réfugiés en Allemagne.

André Bonifas.

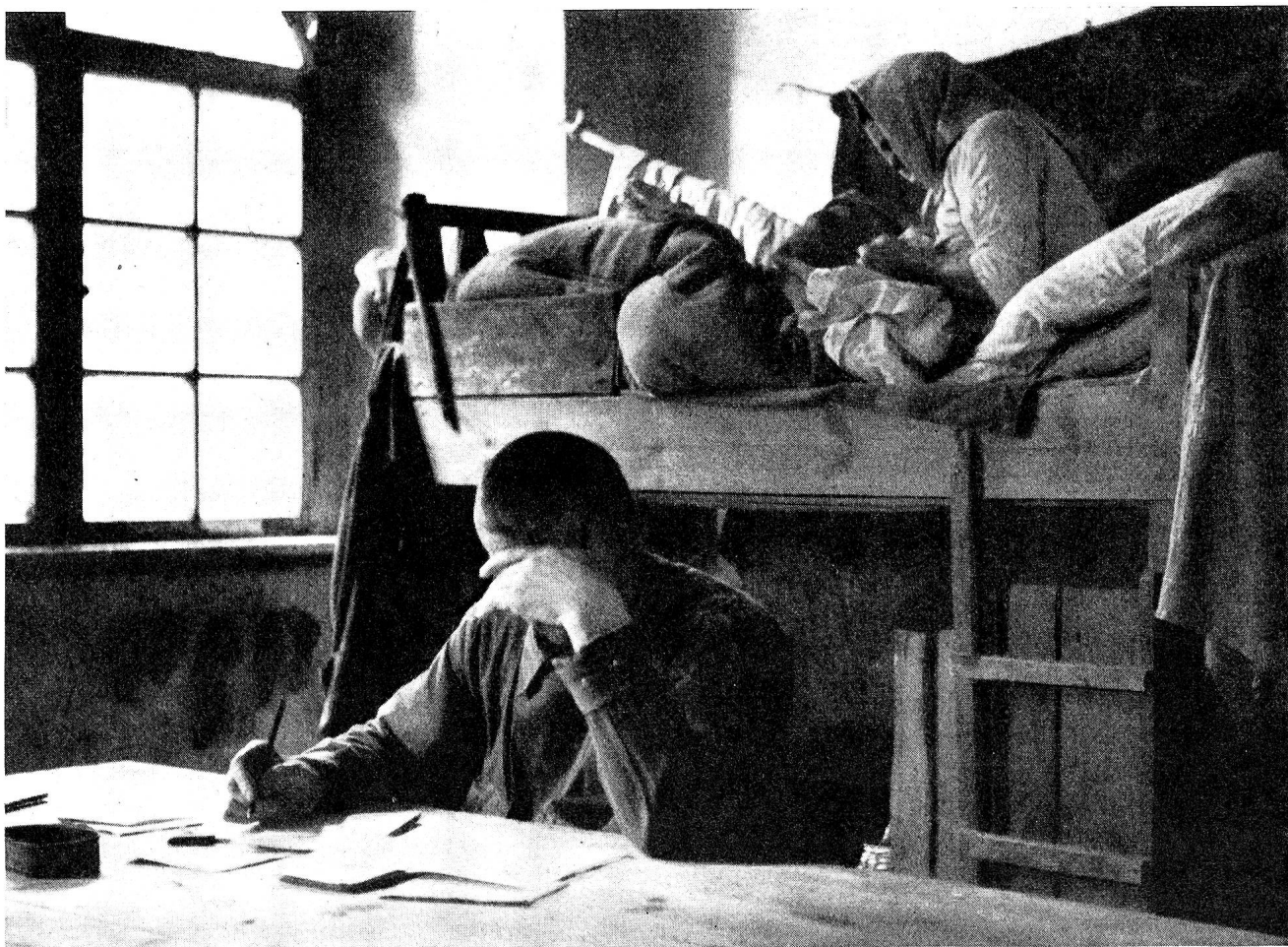


Photo Gotthard Schub.

«Être réfugié, c'est être à toute heure du jour et de la nuit dans un état de tension perpétuelle. Vivre ainsi serrés les uns contre les autres représente une épreuve pour les nerfs que bien peu d'entre nous peuvent supporter victorieusement. Notre existence se déroule au milieu d'un concert ininterrompu de cris et de pleurs d'enfants, de vociférations et de jurons d'adultes énervés, qui s'efforcent de crier plus fort encore que les enfants. Notre vie est une souffrance quotidienne dont on n'entrevoit pas la fin.»

H. T., Camp d'Augsbourg.